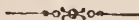


SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



AFRIQUE MÉRIDIONALE.

LES STATIONS DU LESSOUTO ; DÉCISION RELATIVE A MOTITO.

Notre avant-dernière livraison contenait le rapport général de nos missionnaires sur l'état de leur œuvre au moment où le retour de la paix leur a permis de se réunir. On sera bien aise de connaître les arrangements qu'ils ont faits pour tâcher de rendre à leurs travaux leur ancienne extension.

Aucun changement n'a eu lieu dans le personnel des stations où l'œuvre n'a pas été discontinuée pendant la guerre. M. Jousse reste chargé du troupeau de Thaba-Bossiou et de la surveillance des annexes qui se rattachent à cette importante localité.

M. Maitin demeure également à *Bérée* et continuera à jouir de la collaboration de M. Duvoisin. Toutefois, ce dernier se considérera comme plus spécialement chargé d'un district considérable qui s'étend entre *Bérée* et *Léribé*. Il le visitera fréquemment et y disposera tout pour la fondation éventuelle d'un établissement nouveau.

M. Mabile a la charge pastorale de *Morija* et de ses nombreuses succursales. Cette charge à elle seule dépassant presque les forces de notre frère, il a dû renoncer à la direction de l'école normale qu'il a mis tant de zèle à fonder.

C'est M. Dyke qui le remplace dans ces fonctions. L'établissement se trouvant à quelques pas seulement du presbytère, M. Mabilley y donnera quelques leçons. C'est ce que fera également M. Casalis, dont le domicile est définitivement fixé à Morija.

Hermon, perdant les services de son fondateur M. Dyke, sera désormais desservi par M. Rolland fils. Il est probable qu'une très-grande partie de l'ancien troupeau de Béerséba s'y ralliera autour de lui.

M. Germond reprend ses travaux à *Thabana-Moréna*. Il a pour l'encourager le souvenir du rapide développement que l'œuvre du Seigneur avait pris en cet endroit avant la guerre. M. et Mme Maeder ont été invités à réoccuper, près de là, l'importante succursale de *Siloé*. L'état de santé de notre sœur, que les suites d'une attaque de paralysie ont considérablement affaiblie faisait douter que son mari pût reprendre immédiatement ses travaux.

M. Cochet a reçu provisoirement la charge pastorale de *Béthesda*. M. Gosselin y reste avec lui. Cette station va servir de retraite à M. Rolland père. Il a heureusement recouvré la vue, mais des infirmités produites par l'âge et par quarante années de travaux incessants, ne lui permettent plus de porter le fardeau d'une Eglise. Sa grande expérience, la vénération que les indigènes ont pour lui, le bonheur qu'il éprouve à leur consacrer, chaque jour, des heures entières d'entretien, porteront encore de beaux fruits à la gloire de Dieu.

L'asile de *Masitisi* est adopté comme station permanente. On sait quels succès M. Ellenberger a déjà eus dans cet endroit. Il n'est pas probable que toutes les personnes qui s'étaient réfugiées auprès de notre frère restent là, mais plusieurs s'y sont fixés définitivement, et d'ailleurs la population primitive constitue à elle seule un beau champ de travail.

M. Keck n'a pas quitté la station de *Maboulélé* malgré la position précaire que lui ont faite les arrangements du gouvernement avec l'Etat-Libre. Avant de rien décider touchant

cet endroit et *Mékuatling*, on attendra de voir quels seront les résultats des démarches de M. Daumas en Europe. On peut en dire autant au sujet de *Hébron* et du *Nouveau Béerséba*.

M. Lauté est encore dans la petite ville coloniale de Smithfield, où il s'était réfugié après ses malheurs pendant le siège de Thaba-Bossiou. On apprendra avec regret que sa constitution a été fortement ébranlée, et que l'état de sa santé le porte à différer encore le moment de sa rentrée dans le Lessouto.

M. Coillard, après avoir rempli une mission spéciale à Motito, a revu sa chère station de *Léribé*. La prépondérance que les Boers exercent encore dans ces quartiers ne lui avait pas permis, lors du départ de ses dernières lettres, de s'installer définitivement chez lui. Tout porte à croire qu'il pourra bientôt le faire, si nos désirs et les siens à cet égard ne sont déjà réalisés.

Ceci nous amène à informer nos lecteurs d'une importante décision que le comité vient de prendre concernant Motito et ses dépendances. Il a remis cet établissement à la Société des Missions de Londres qui s'en est chargée de grand cœur et en est désormais responsable. Situé à plus de cent lieues du Lessouto, Motito était depuis longtemps enclavé et comme perdu au milieu des stations de la Société nommée ci-dessus. L'unité de l'œuvre n'en a pas souffert aussi longtemps que M. Frédoux a vécu, grâce à l'intimité des relations qu'il entretenait avec son premier voisin, M. Moffat, dont il avait épousé la fille. L'inconvénient eût pu se manifester sous la direction de nouveaux missionnaires. D'ailleurs, les rapports de M. Coillard ont convaincu le Comité qu'il y avait là à entreprendre des travaux de relèvement et d'amélioration au-dessus de nos forces. Il eût fallu faire partir de France et installer à grands frais deux ouvriers au moins. La situation critique de nos finances ne nous permettait pas d'y songer. Enfin, au désavantage, déjà mentionné, de l'isolement, s'ajou-

taut cette considération décisive que Motito a cessé d'être la clef du Nord. Depuis la découverte du pays des Bapéris, qui est infiniment plus fertile et plus peuplé que celui des Battapis, c'est par là que les habitants du Lessouto et de la colonie du Cap se mettent en relation avec les populations centrales du continent. Si nous devons un jour nous étendre jusqu'à elles, nos missionnaires suivraient une ligne de direction qui passe à plus de cinquante lieues à l'Est de ce que l'on appelait autrefois la porte de l'intérieur. — Malgré la force de ces raisons, ce n'est pas sans douleur que nous quittons ce poste, auquel se rattachent les plus anciens souvenirs de notre mission africaine, où nos frères Lemue, Rolland, Pellissier ont fait leurs premières armes, et dont le nom rappellera toujours à nos Eglises celui du martyr Frédoux. Ce qui nous console, c'est qu'il y a là des âmes gagnées à Jésus-Christ, c'est qu'on a vu là, dans maintes demeures autrefois païennes, la foi triompher des terreurs de la mort, c'est que l'œuvre commencée par nos frères est impérissable. Bien qu'elle soit présentement en souffrance, elle se relèvera très certainement sous les soins d'une Société qui a toute notre confiance et dont les ressources égalent le zèle.

Lettre de M. MARILLE.

Morija, 10 juin 1869.

Chers et honorés directeurs,

C'est aujourd'hui le neuvième anniversaire du commencement de mon ministère à Morija. Je ne saurais assez louer mon Dieu pour les bénédictions, les encouragements, les succès qu'il m'a accordés; mais je ne puis pas non plus ne pas confesser que j'ai souvent été trop indifférent aux inté-

rêts éternels de ceux qui m'entourent, trop peu attentif aux devoirs sacrés de ma charge.

Mais si le Seigneur m'a trouvé infidèle, froid, incapable, je le prie de me rendre plus fidèle, plus zélé, plus propre à son œuvre, et je ne doute pas que vous ne m'aidiez sincèrement à lui demander une nouvelle mesure de sa grâce intérieure, de son Esprit sanctifiant, pour qu'à l'avenir son nom soit glorifié plus entièrement que par le passé. Que la devise de Jean-Baptiste devienne de plus en plus la mienne, de telle sorte que quoiqu'il arrive, succès ou désappointements, joies ou douleurs, il nous soit donné, à moi et à ma chère compagne, de dire et de faire toujours davantage que « Jésus croisse et que nous décroissions. »

Certainement je ne regarde pas, d'une manière absolue, le nombre des membres inscrits sur les registres de mon Eglise comme une preuve certaine de succès. Cependant, les chiffres expriment peut-être plus qu'autre chose les progrès *visibles* du royaume de Dieu. Je voudrais être sûr que la vie intérieure du troupeau croît en raison du nombre des âmes qui se déclarent pour Christ. Je vois du zèle pour l'avancement du règne de Dieu ; mais il est possible que chez plusieurs, ce zèle ait trop pris la place de la vie intérieure et cachée. Je vois que les chrétiens en général se gardent soigneusement des coutumes du paganisme, mais est-ce à dire que ce soit surtout par amour pour Jésus ? n'est-ce peut-être pas par crainte d'être repris ou exclus de la communion de l'Eglise ? Cependant, à cet égard, je puis assurer que quand un membre souffre, il y a chez les anciens et les catéchistes, qui ont plus ou moins entre les mains la surveillance du troupeau, plus de compassion que de rigueur, plus de désir d'aider et de relever que de faire entendre des remontrances sévères.

Les services du dimanche sont en général assez bien fréquentés, surtout le service du matin. Celui de l'après-midi est, pour trois dimanches dans chaque mois, un catéchisme

par questions et réponses. Je trouve qu'il est très difficile d'amener les auditeurs à répondre; quelques-uns seulement, et presque toujours les mêmes, s'efforcent de nous satisfaire à cet égard. Le quatrième dimanche, nous avons, dans l'après-midi, un service de prières. La semaine, nous avons deux classes de catéchumènes; l'une se tient le lundi, l'autre le vendredi. Celle du lundi est composée des personnes qui se convertissent, enfants et adultes; celle du vendredi réunit les enfants des chrétiens et les enfants qui font profession de s'être déjà donnés au Seigneur; ces derniers assistent donc à deux classes par semaine. Le mercredi dans l'après-midi, nous avons une réunion de prières; ici, elle n'est guère fréquentée que par les gens de la station. Il faut dire que tous ces services du dimanche et de la semaine ont lieu également dans les annexes. Une fois par mois, je réunis les catéchistes et les maîtres d'école, pour faire avec eux la revue de leurs travaux, et surtout pour lire avec eux la parole de Dieu. Il est indispensable que nos compagnons d'œuvre bassoutos apprennent à sonder les saintes Ecritures, à comparer les textes; autrement leur propre fonds serait bientôt épuisé. Nous parlons aussi de la prédication, de la cure d'âmes, en un mot de tout ce qui a rapport à leur œuvre. Ce qui me fait grand plaisir, c'est de voir avec quelle avidité ces catéchistes reçoivent nos enseignements et nos directions. Je n'ai pas encore eu, grâce à Dieu, l'occasion de voir aucun d'entre eux s'enorgueillir de ce qu'il savait, ou de la charge qu'il remplissait. Tous, jusqu'à présent, se sont montrés empressés à corriger ce qui pouvait ne pas être juste ou utile dans leur méthode ou leur manière de voir. — Les candidats au baptême des annexes doivent aussi se rendre à Morija une fois par mois. Ma surveillance s'étend de la sorte sur l'œuvre entière.

La réunion des catéchistes a lieu le vendredi de la semaine qui suit le premier dimanche du mois; c'est demain qu'elle se tiendra. Malheureusement pour nous — heureusement pour

lui — l'un d'eux n'est plus des nôtres : Mikaële Pitso, baptisé par M. Arbousset, travaillait depuis longtemps à propager l'Évangile à Tsuéneng, lieu de sa résidence. Un bon nombre de personnes avaient été converties par son moyen. L'année dernière, je le plaçai dans un endroit appelé Boléka, le maître du village de Tsuéneng ne le laissant pas parfaitement libre d'employer son temps comme il l'entendait. Il quitta Tsuéneng en octobre ou novembre 1868, et fonda une annexe à Boléka. L'état politique du pays m'ayant pendant longtemps empêché de visiter cette localité, ce ne fut que le mois dernier que je pus, accompagné de mon Église, procéder à l'installation. M. Dyke prit part aux services, ainsi que plusieurs catéchistes. Mikaële, quoique déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter quinze jours plus tard, promit d'annoncer l'Évangile avec vérité et pureté. C'était un homme ferme, humble, débonnaire, mais en même temps très zélé. Quelques jours plus tard, il nous faisait dire qu'il était très malade. Il était atteint d'une espèce de fièvre typhoïde, qui, depuis la famine de 1866, n'a presque pas quitté le pays. Malgré la saison tempérée de l'automne, cette fièvre est plus perniciense que jamais ; il n'y a presque pas de village où elle n'ait fait son apparition. Tous les secours médicaux furent inutiles. Mon beau-frère visita Mikaële plusieurs fois, j'allai également le voir moi-même ; le Seigneur avait ses vues particulières sur lui. Sa femme et un de ses enfants étaient malades en même temps et de la même maladie ; à l'heure qu'il est, ils ne sont pas encore hors de danger. Il paraissait s'attendre à sa fin prochaine. Quand je le vis, il ne parlait déjà plus que difficilement ; il me dit que jamais il n'avait senti l'Esprit de Dieu agir avec autant de puissance dans son âme, qu'il avait eu quelques craintes tout d'abord au sujet de ses péchés, mais que maintenant il pouvait se confier pleinement en Jésus. Des anciens de l'Église le visitèrent aussi ; l'un d'eux l'exhorta jusqu'à la fin. Bien qu'il ne pût plus parler, il écoutait avec avidité ce qu'on lui disait.

Ainsi s'en est allé le premier de nos catéchistes, et l'un des plus fidèles. Nous l'avons enterré hier, pleins de tristesse, mais croyant fermement que la semence qu'il a répandue portera ses fruits. A Boléka même et dans les environs, plusieurs personnes ont été converties par sa prédication. Le chef du village désire beaucoup que Mikaële soit remplacé. Nous allons nous occuper, demain même, de lui chercher un successeur.

Mais je me suis laissé aller à parler de notre cher Mikaële, et j'oublie que j'ai commencé en disant que je voulais récapituler ce que le Seigneur m'a donné de voir depuis mon arrivée à Morija, en 1860.

151 personnes de plus ont été baptisées ou reçues à la communion de l'Eglise ;

291 enfants ont été baptisés ;

88 mariages ont été bénis ;

34 renégats repentants ont été réadmis ;

40 membres sont morts dans la paix du Seigneur ;

8 annexes ont été fondées, et nous employons 12 catéchistes et maîtres d'école (je ne compte plus Mikaële), dont deux sont destinés à occuper une neuvième succursale chez Ramakau.

Nous avons présentement, comme je l'ai dit dans une précédente lettre, plus de 300 candidats au baptême. Les écoles fonctionnent régulièrement et d'une manière satisfaisante.

Vous le voyez, chers directeurs, la prédication de l'Evangile a été bien bénie. Plût à Dieu que les ressources pécuniaires dont nous pouvons disposer fussent plus considérables, et que le nombre de ceux qui se consacrent à l'évangélisation de leurs compatriotes fût suffisant ! Mais nous croyons que lorsque le Seigneur ouvre des portes à sa parole, il sait aussi y conduire ceux qu'il veut y employer.

Dimanche passé, avec l'assentiment de la conférence, nous avons fondé une annexe chez Mafa. Lési, ci-devant maître d'école, en est devenu le catéchiste. Le Seigneur veuille l'y

bénir! La population n'est pas encore très considérable, mais elle le deviendra dès que la récolte sera terminée. Mon beau-frère, M. Casalis, m'y avait accompagné.

A chacune de nos fêtes d'installation de catéchistes, les élèves de l'école supérieure s'y rendent avec nous et contribuent à l'édification par leurs chants. Ce n'est pas à moi de parler de leur tenue, de leurs progrès; M. Dyke l'a fait ou le fera prochainement. C'est lui, comme vous le savez, qui s'est chargé de la direction de cette institution. Je m'y intéresse toujours comme par le passé, et j'espère que le Seigneur nous aidera à former des ouvriers capables et fidèles. Je continue à donner quelques leçons, entre autres sur l'histoire de l'Eglise, l'explication de la Parole de Dieu, la chronologie biblique, et j'espère prochainement commencer un cours spécial de doctrine chrétienne. Les élèves continuent forcément à coucher dans les sacristies de l'Eglise. Ils ont transformé l'ancienne chapelle en salle d'études. Les travaux de construction ont commencé, mais il s'écoulera bien des mois avant que notre collège soit prêt.

Plusieurs de nos catéchistes ont eu leur tour de prédication à Morija. Dimanche prochain, ce sera celui de Nathan, un des plus capables. Je me réserve de vous en parler avant de fermer cette lettre, ainsi que de notre assemblée de demain.

11 juin,

Nous avons aujourd'hui tenu notre réunion de catéchistes et de maîtres d'école. Ceux de Kolo et celui de Mafa étaient absents; ce dernier pour cause de maladie et les autres retenus par le fait de la mort subite d'un jeune homme, qui, du reste, à ce que m'écrit Esaïa, a quitté ce monde dans de très bons sentiments. — Notre réunion a été un peu triste: Mikaële nous manquait. Nous avons dû lui chercher un remplaçant, et notre choix, certainement dirigé par le Seigneur, s'est porté sur un nommé Eliase, qui, depuis un certain

temps, a travaillé comme aide-catéchiste. Tous ses frères l'aiment et ont confiance en lui. Nous bénissons Dieu de ce qu'il nous procure ainsi des ouvriers au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir. Il n'en peut pas être autrement.

Nous avons passé plusieurs heures à méditer les dix-sept premiers versets de saint Luc : c'est l'Évangile que nous allons étudier régulièrement, s'il plaît à Dieu. Je tâche, autant que possible, d'amener mes compagnons d'œuvre à trouver d'eux-mêmes le sens des paroles que nous lisons. Ils reconnaissent eux-mêmes tout ce qui leur manque à cet égard ; et ils ont raison en ceci, car la plupart de nos Bassoutos lisent superficiellement, s'en tenant à l'idée générale, sans aller jusqu'au fond, et sans trop s'inquiéter du contexte. Je les ai engagés à faire chaque fois par écrit une espèce de résumé de nos explications bibliques, et leur ai conseillé, comme moyen de se les bien rappeler, de commencer eux-mêmes dans les annexes un service d'explication de la Parole de Dieu.

Je leur ai également donné à faire, comme exercice de composition, des méditations sur un texte, une parabole, etc., à leur choix ; ces essais seront lus et critiqués, dans notre réunion de juillet. — Ce qui me fait plaisir, c'est de voir chez nos catéchistes un grand désir de s'instruire, provenant, disent-ils, de leur grande ignorance. Et cependant tous, ainsi que beaucoup de membres de nos Eglises, pourraient, en fait de connaissances bibliques, soutenir la comparaison avec bien des chrétiens d'Europe, trop paresseux souvent pour se rendre compte de ce qu'ils ont cru, et se contentant trop facilement des impressions qu'ils reçoivent, sans remonter à leur cause. — Il est fâcheux qu'une réunion de ce genre ne puisse avoir lieu toutes les semaines, mais la distance et nos occupations ne le permettent pas.

15 juin.

Nathan a prêché, dimanche passé, sur Luc 4, 17-19 ; mais

il avait fait un plan trop vaste. Quoiqu'il ait développé plusieurs points importants comme il le fallait, il n'y avait, pour nos oreilles européennes, rien de bien saillant dans ce qu'il a dit. C'est la première fois qu'il parlait en chaire, et cela l'a passablement gêné. Dans d'autres circonstances, il parle avec beaucoup d'à-propos, et même d'une manière frappante, employant des images auxquelles nous ne penserions pas, et s'en servant d'une manière très heureuse.

Je n'ajouterai rien de plus, le temps me presse. J'ai reçu et communiqué à MM. Dyke et E. Casalis, l'avis que d'Yverdon ou avait envoyé à Paris, avec destination spéciale pour l'école normale, 1,122 francs, et de Genève, 2,000 francs.

Recevez, chers et honorés directeurs, les salutations bien sincères de votre dévoué en Christ.

A. MABILLE.

Lettre de M. COILLARD.

Mamoussa, 25 avril 1869.

Messieurs et chers frères,

Motito n'est qu'à douze ou quinze lieues de Kuruman. Nous ne pouvions donc pas résister aux invitations de nos amis, ni à notre désir de visiter cet endroit dont le nom était associé aux souvenirs les plus doux de notre enfance. Nous ne fûmes pas désappointés. Avec son large ruisseau d'eau limpide et ses magnifiques jardins, Kuruman est une riante oasis au milieu d'un triste désert. La civilisation y a fait de grands progrès. Un Parisien, un des enfants d'Abraham, homme de bonne éducation, et d'une affabilité qui fait honneur au nom français, y est établi comme commerçant. On irait loin pour trouver un magasin mieux fourni et mieux achalandé que le